

Je, comme si un homme parlait

Patrick St-Amand

Number 89, Spring 2001

Les gars

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Amand, P. (2001). Je, comme si un homme parlait. *Moebius*, (89), 79–81.

PATRICK ST-AMAND

Je, comme si un homme parlait

Quelques souvenirs de l'absence.

Hiver 1983. La mère demande à son fils d'aller réveiller le père, en retard pour le travail. L'enfant a sept ans; il ne le sait pas, mais c'est le premier matin de sa vie. La chambre dans laquelle le père a dormi (celle du fils, en fait) est silencieuse. L'homme est couché sur le dos, sous les couvertures. Sa peau est grise et le garçon ne parvient pas à le réveiller. Il appelle la mère pour qu'elle vienne l'aider. En voyant le cadavre du père, elle se met à crier.

Toute sa vie, l'enfant se souviendra de la façon dont sa mère a hurlé, en découvrant que son mari était mort d'un infarctus pendant la nuit.

Plus tard, pendant la journée, l'enfant comprendra à son tour que quelque chose de précieux lui a été arraché.

*

Je suis né ce jour-là, en février 1983, au moment même où une autre partie de moi mourait. J'ai commencé à vivre alors que l'absence faisait son nid en moi.

La veille de sa mort, mon père a insisté pour dormir dans ma chambre et je me suis installé à l'étage du dessous, pour dormir avec ma mère. Comme s'il savait ce qui allait se passer. Ma vie, au-delà de cette mort originelle.

*

Masculin déconstruit dès le départ, comme le cœur se crispe et cesse de battre. Une solitude qui ne cessera jamais de s'accroître.

*

Hommes et femmes ne meurent pas de la même façon. Statistiques: cancer d'organes disparates, cœur qui flanche, anévrisme. Mais le résultat est le même: les cadavres n'ont que faire d'un sexe. Ils assument en eux-mêmes leur gravité.

*

Quelques souvenirs de l'absence.

L'enfant a à peine eu le temps de vieillir d'un an. En jouant, il se fait mal, de façon anodine, et se met à pleurer. Son grand-père paternel le prend par le bras et lui dit: «Les hommes ne pleurent pas quand ils ont mal. Ils pleurent quand ils ont de la peine.»

Tout de suite, les larmes se tarissent. Dès lors, l'enfant ne pleurera jamais que de rage. Quelques années plus tard, à l'enterrement de ce même grand-père, je n'ai pas pleuré: je n'en ai pas été capable.

*

Habiter l'absence. Habiter le vide d'un masculin déficitaire. Je me trouve à l'extrémité d'une longue chaîne d'hommes morts. Au milieu d'une vie qui se terminera avec la même certitude. Il me faut retrouver le sens. Le reconstruire.

Après ces deux morts d'hommes, j'ai commencé à écrire, puisque, par cet exercice, je me retrouvais suffisamment près de la mort pour en connaître le goût, et toujours revenir en arrière. C'est de cette façon que j'ai écrit jusqu'à aujourd'hui, comme on avale un plein flacon de somnifères avant d'aller les vomir dans la toilette.

L'écriture. Théâtre perpétuel de l'anéantissement d'une virilité imposée. Renaissance par les mots d'une différence finalement humaine et supportable. Écrire non plus comme un homme. Non plus comme une femme. Mais à la manière d'un être humain.

*

Quelques souvenirs de l'absence.

Une fois confronté au vide, se réinventer sous une forme autre. Au moment où le patriarcat s'essouffle,

soudainement muet dans sa dictature. Mutisme aussi de la Loi de la mère: matriarcat incapable de se mesurer au poids du vide. L'enfant a survécu à l'adolescence: il est devenu un homme, comme bien d'autres avant lui. Mais avec le souvenir obsessionnel de sa propre mortalité.

Il a appris à dire je. Il a tracé ce premier mot sur le papier, deux lettres neutres qui n'ont pas accepté de devenir sexuées.

*

L'héritage du sexe, homme ou femme. J'écris je et je peux les refuser l'un et l'autre, refuser d'être un homme à tout prix. J'embrasse la possibilité de l'indécision.